



**Bruno Germani**

## **La bouche et le cul**

**1269**

On put marcher la langue et prononcer des mots, n'importe  
Comment mais en la grammaire sage et désordre dire ce  
Qui nous tenait à cœur. Il faut vivre, on a parlé aussi  
Comme les choses venaient nous serrer sur leur cœur  
Dont on ne peut pas bouger. Cœur à cœur, les uns  
Sur les autres, a-t-on vraiment des choses à dire ou  
S'est-on poussé faire semblant être pensant lors le temps  
Tombe nous déshabiller. On aura dû aimer le silence davantage  
Ne plus vouloir dire rien comme les oiseaux chantent  
Quand le jour se lève nous embarquer en sa puissance  
Qu'on accepte et chérit dans un silence de folie.

**21109**

Il n'y a rien à dire mais son cul à bouger quand la fleur  
Est ouverte. Qu'il arrose le feu en entrant dans la place,  
Pleuvinant sous la ceinture aux chairs rougies de l'âtre.  
Unités de lieu, d'action, de temps, au plus près, comme  
C'est précisément un théâtre aux rideaux ouverts, il hésite  
Maintenant car la vie est bien ici mais aussi son contraire,  
La scène maintes fois répétée comme elle est jouée de cœur  
Mais aussi récitée. Grandiloquent, il aura élevé sa verge  
Aux yeux de plusieurs cyclones dont quelques uns furent  
De trop mais, ne pouvant plus s'en retirer, il aura dû continuer  
De jaillir avec sa bite droite sur le pré boueux du jour.

**1469**

Mots faisant, comme on perd du sang devenir léger  
Et blanc et tendre, le temps passe sans rien dire  
Nous rendre à notre époque. On vit de rien quand  
L'éternité se déroule qu'on a sué d'une révolution  
Nue qui nous a rendu. Après se chercher et se trouver  
On s'efforce s'échapper, faon qu'on n'est plus mais  
A la lumière éblouissante de l'aube, un silence cru  
Quand on ne veut plus parler. On a l'assurance  
Des hommes, faonde muette qui suffit bien lors  
Le temps est ivre nous ranger sous sa puissance droite.

**30109**

Il est encore sauvé quand il commence à la toucher,  
Ecartant sa culotte pour la doigter et aller au fond  
Des choses de la vie et des choses de la mort.  
C'est comme ça qu'ils disaient moins loin en âge,  
Ils parlaient de filles mises, enfilées et sautées.  
La vie a-t-elle changé de cours quand elle lèche  
Ses bourses sans qu'il lui demande rien de sale.  
Il ne peut pas imaginer qu'elle aime ça parce que,  
Sans tarder, il s'en va percer le mystère du monde  
Laisser éclater sa folie et sa joie. Il n'y a rien après  
Bien qu'elle le fixe de ses yeux vagues, il ne remet  
Pas le couvert car il est riche d'une seule foi.

**1289**

Après le silence de l'enfance, les mots sont venus nous  
Habiter nous rendre adultes et intelligents, on les pioche  
Trouver un sens clair et dominant. On a été parlant comme  
On a voulu défricher une pagaille droite et se rendre dans  
Des clairières sûres, poitrines gentilles de quelques femmes  
Qu'on aura dormies et dissertées occuper le temps et faire  
Vie sonnante que tout le monde chérit. Ensuite on s'est dérobé  
Toucher la nuit claire du monde, on s'est dégagé plus parler  
De rien mais se faire muet comme les fleurs embaument  
Voyager nulle part mais dans la stricte béatitude du jour.

**11109**

Mets-toi comme ça, la prie-t-il, car il faut s'organiser,  
Elle jette ses jambes par-dessus sa tête elle soit pliée  
En deux qu'il l'ait entièrement sous les yeux. Accouche-  
Moi, rigole-t-il. Mais il l'emmerde avec son commerce,  
La mise en place de l'étalage, ses pensées de chiottes.  
Coule simplement, lui demande-t-elle. Dès qu'elle parle  
Rien ne va hors la blancheur magnifiante des draps ;  
Celui du dessus qu'elle tire sur eux, il n'en voulait pas  
Qu'ils soient le cul à l'air, des anges nus sur la terre  
Que la providence tire et pousse. Tout est désorganisé  
Maintenant quand ils se mettent à vivre quand même.

**24310**

Soleil passant au-dessus nos têtes, on aura transpiré  
De vertus impossibles, idéaux qu'on n'a pas tenus  
Mais louvoyés dans ses rayons, parfois ombres et  
Parfois lumières comme on vit de ce qui se passe.  
Mais on aura pris bêches et pioches, se levant tôt  
Travailler mieux, préparer le terrain pour d'intenses  
Semences dont on cueille les fruits être bien trempé  
De bonheur, les malheurs du monde qu'on retourne  
Ils ne nous voient pas nous oublier assez, vêtu de bleus  
De travail dont on se réchauffe quand on s'est regardé  
Dans la glace se raser le matin retrouver le visage de  
Son père on soit mis à plat la terre nous recouvre fort.

**2119**

L'un et l'une se dévisagent bien qu'aucun n'ait vraiment  
Visage avant s'approcher et se flairer. Ils se rapprochent  
Jusqu'à se toucher le ventre. C'est qu'il ne veut pas d'histoire  
Mais sa bouche à baiser, ses seins à toucher, son entre-jambes  
A couvrir. Elle est d'accord et c'est très bien, ils trouvent  
Un endroit et font leurs affaires à la fortune du pot,  
Se marquant à la culotte pour rendre l'âme. Il ronronne  
Et veut dire quelque chose mais elle l'arrête, deux doigts  
Au cul et deux doigts à la bouche. Ce n'est jamais le moment  
De parler, de faire des salades qui ne passionnent personne.